

Introduction

Patrick Schmoll

Une controverse est, d'après les dictionnaires, un débat suivi sur une question, motivée par des opinions ou des interprétations divergentes. La sociologie, et plus particulièrement la sociologie des sciences, a été conduite ces dernières décennies à identifier sous cette dénomination un type précis de débat et les processus qui lui sont spécifiques, lesquels requièrent de ne pas en faire le synonyme interchangeable de termes voisins comme polémique, dispute, querelle, etc. Le qualificatif de scientifique est souvent apposé à celui de controverse pour renforcer l'idée d'un débat ayant pour caractéristique d'être raisonné, sinon rationnel, et de s'inscrire dans le processus général de la construction des connaissances.

La plupart des controverses célèbres sont scientifiques, mais elles ne le sont pas toutes et, en fait, le modèle historique de cette forme de débat serait à trouver dans les controverses religieuses, portant sur des articles de foi : on pense à la fameuse "controverse de Valladolid" qui en 1550 eut pour objet de déterminer si les Indiens d'Amérique étaient des êtres humains comme les autres. La forme controverse y présente déjà les caractéristiques qu'elle conserve dans les débats scientifiques : elle naît dans une situation d'incertitude des savoirs, avec un enjeu qui est de rétablir la fermeté d'une loi commune au groupe, et à cet effet, les adversaires acceptent le principe d'un échange strictement verbal, fondé sur l'argumentation.

Il est significatif que la notion de controverse se confonde souvent dans les esprits avec le dispositif qui permet de la mettre en scène,

celui de la dispute scolastique ou théologique se déroulant en un lieu et dans un temps déterminés entre des protagonistes de statuts équivalents. La controverse de Valladolid est connue du public français notamment parce qu'elle fut portée à l'écran par Jean-Daniel Verhaeghe en 1992, d'après un scénario de Jean-Claude Carrière qui fut publié par la suite¹. La pièce débute sur les paroles du légat du pape, qui définissent le cadre d'un huis-clos : "Ce que nous disons, si je l'estime nécessaire, ne dépassera pas les murs de cette pièce". Les débats durent trois jours, laissant à chaque partie l'occasion de développer tous ses arguments, et leur issue permet de prendre des décisions d'une portée considérable. Le théâtre impose ici sa forme la plus rigoureusement classique, celle d'un drame délimité en lieu et en temps, au cours duquel les acteurs n'interagissent que par la parole.

En réalité, la controverse de Valladolid fut préparée plusieurs années auparavant, elle tint ses réunions pendant plusieurs mois et s'acheva sans avoir pu prendre position. Elle mit en présence de nombreux intervenants, politiques et ecclésiastiques, devant un large public. La dramaturgie de la *disputatio*, entre un nombre réduit d'adversaires sur une scène de théâtre dépouillée, épure la rhétorique de ses effets de prétoire, elle élimine les jeux de manche, les adresses faites au public pour emporter son approbation, les tentatives de manipulation et de séduction des juges. On est entre gens de bonne foi, chacun ramené à sa conscience dans un souci commun qui est de sauver les âmes de tous. Ce cadre, idéalement rendu par le dispositif du tribunal emboîté dans celui du théâtre, donne aux conclusions des seules paroles échangées force de loi, comme si le contexte extérieur n'exerçait aucune influence sur les prémisses, le déroulement et les suites de la controverse. Or, on sait également que le débat fut rendu possible à l'époque parce qu'il était déjà en partie vidé de ses enjeux économiques et politiques. La population indienne avait été décimée par les maladies et les mauvais traitements, et représentait une main d'œuvre fragile, peu intéressante à exploiter. La conclusion de la controverse, qui fut de reconnaître qu'ils avaient les mêmes droits à la liberté et à la propriété que les autres humains, ne s'appliqua pas aux noirs d'Afrique, qui furent au contraire préconisés pour les remplacer comme main d'œuvre servile.

Les grands débats qui, de Galilée à nos jours, en passant par Darwin et Freud, ont jalonné l'histoire des sciences, ont suscité le modèle habermassien d'une découverte de la vérité par le seul jeu de la délibéra-

¹ Carrière J.C. (1993), *La controverse de Valladolid*, Paris, Pocket.

tion : la controverse permettrait, par l'échange raisonné entre des sujets désintéressés, de faire émerger d'une situation problématique une réponse objective, parce que la meilleure possible. Ce modèle se révèle très idéaliste. Une controverse ne touche pas qu'aux seules questions qu'elle pose dans l'ordre des connaissances : elle implique des manières différentes de penser la réalité, le monde, la société, l'être humain, elle mobilise et menace des intérêts et des valeurs divergents. Les exemples récents de controverses (sur le nucléaire, sur les OGM, sur les nouvelles pandémies...) ont montré qu'elles naissent de situations combinant une incertitude des connaissances scientifiques, une mobilisation (souvent chargée affectivement) de l'opinion publique, et un antagonisme entre des acteurs politiques, religieux, économiques et sociaux, dont les discours (de soutien ou critiques) et/ou les pratiques (circuits de financement de la recherche) mettent par ailleurs en cause la neutralité des scientifiques et la prétention de la science à surplomber le débat de société. La controverse n'est donc pas qu'un processus d'élaboration du vrai, relevant de l'épistémologie, elle est aussi un processus conflictuel, qui relève non seulement de la sociologie des sciences, mais d'une sociologie des conflits.

Les textes du présent ouvrage sont issus des contributions à une Journée d'études² dont l'objet était d'approcher les controverses sous ce double versant, épistémologique et polémologique :

– D'un point de vue processuel, comment se forment les controverses ? En quoi se différencient-elles d'autres formes d'échanges verbaux et écrits ? Comment les discours en présence, y compris les discours scientifiques, s'y construisent-ils rhétoriquement en tant qu'ils visent aussi à convaincre un adversaire, ou à défaut, à convaincre un tiers que cet adversaire à tort ? Comment contribuent-ils au découpage, à la formation et à l'organisation de champs de connaissance qui sont aussi des champs de pouvoir ?

– D'un point de vue plus strictement épistémologique, il est fécond de se démarquer des normes classiques de la scientificité qui voient dans la controverse un phénomène négatif : une irruption malvenue du débat d'opinions dans la science, ou le résultat d'un problème de communication, le politique et le scientifique n'ayant pas réussi à se faire comprendre du citoyen. En quoi les controverses contribuent-elles

² "Matières à controverses", Journée d'études organisée par le laboratoire "Cultures et sociétés en Europe", UMR du CNRS n° 7043, Université Marc Bloch, Strasbourg, 10 novembre 2006.

aussi à produire, à partir d'une situation d'incertitude du savoir, non seulement de nouveaux consensus qui permettent des prises de décisions politico-économiques, mais également de nouvelles connaissances qui peuvent susciter des avancées scientifiques ?

L'étude des controverses devrait également permettre d'approcher la formation des objets scientifiques dans ces sciences historiquement plus récentes que sont les sciences sociales. La sociologie des sciences rencontre en effet une butée paradoxale : elle montre que les modèles scientifiques, y compris dans les sciences exactes, sont le produit de logiques sociales (commandes politiques, programmation de la recherche, réseaux de notabilité, etc.) qui démystifient l'idée de neutralité scientifique. Mais cette sociologie des sciences atteint rarement le point logique où elle devrait se retourner sur la sociologie elle-même en tant que discipline scientifique. Une "sociologie de la sociologie" à cet égard reste à entreprendre, qui ferait ressortir les paradigmes, au sens de Kuhn, exerçant leurs effets dans la délimitation de la discipline, dans le choix des méthodes, dans l'hégémonie exercée par certains courants théoriques dans le public et/ou dans les décisions d'attribution de crédits de recherche.

La "sociologie de la traduction" inaugurée par Bruno Latour et Michel Callon constitue sans aucun doute une étape importante dans cette réflexion, en raison du rôle important qu'elle attribue aux controverses socio-techniques. Pour autant, l'intrication que nous pointons ici entre les logiques épistémique et polémique dans la construction des savoirs pose un problème délicat qui implique de poursuivre plus avant. Les controverses ouvertes modifient certainement le mode de production de la science, des techniques et de la société par les acteurs concernés, et impliquent de ce fait une modification du régime de la scientificité. Mais les "forums hybrides", ces espaces ouverts où des citoyens, profanes ou scientifiques, individus, associations ou institutions, se mobilisent pour débattre des choix techniques qui engagent le collectif, ne sont pas sans évoquer un retour au dispositif habermassien d'une production de la vérité par la discussion raisonnée. L'approche polémologique affirmée ici implique au contraire de reconnaître leur part aux calculs intéressés des acteurs, aux stratégies, aux ruses, aux évitements, aux perversions, qui conduisent notamment certains de ces acteurs à n'avoir jamais accès à l'espace de la discussion, ou à y accéder avec des mots qui ne sont pas les leurs. Les forces économiques et politiques, l'organisation de la recherche scientifique, les paradigmes dominants, conduisent à écarter de nombreuses pistes de recherche au terme de débats non symé-

triques, et à en ignorer un nombre incalculable d'autres, qui n'arriveront même jamais à l'étape du débat, par incapacité à seulement les penser. Il existerait donc dans la structure même du savoir une zone d'ombre, d'impureté du point de vue épistémologique, qui lui serait irréductible, liée à ce qu'une connaissance certaine est toujours le résultat d'un conflit qui n'est jamais uniquement un conflit d'idées.

Pour aller dans le sens d'une telle exploration, les contributeurs au présent ouvrage ont choisi d'analyser certains objets de recherche en sciences sociales qui fournissent, comme on dit, "matière à controverse". Trois domaines sont ici plus particulièrement explorés :

- celui des controverses environnementales, avec un accent sur le problème des OGM, controverses qui posent sur le fond la question de savoir ce qui définit le "naturel" ;

- celui des débuts et des fins de vie, qui posent la question de la définition de l'humain, indispensable à tout groupe social puisque, sans elle, l'élimination d'un être vivant ne peut être qualifiée de meurtre ;

- celui des mœurs, dont l'évolution permet d'observer les déplacements des lignes de front autour desquelles s'organisent débats publics et controverses scientifiques.

Les objets de recherche analysés dans ces trois parties se signalent par l'existence d'un débat public parfois agité, qui rend délicate leur approche scientifique en raison de leur capture dans des axiologies fortes : prostitution, pornographie, procréations assistées, interruption volontaire de grossesse, euthanasie, etc. Leur constitution en tant qu'objets scientifiques dans les sciences sociales peut être considérée comme émergente, au sens où la distance nécessaire à une position scientifique y est encore précaire. La frontière entre construction raisonnée des connaissances et convocation du sens commun y est plus problématique que dans les sciences "dures". Le passage du registre du débat d'opinions à celui de la controverse scientifique semble donc un moment important à qualifier et à analyser. L'intérêt épistémologique de cette manière de problématiser est qu'elle permet de mieux cerner les lieux de recouvrement ou de confusion, les lignes de rupture ou les points d'articulation entre l'engagement du chercheur (personnel, politique, etc.) et sa posture scientifique.

Une quatrième partie, en forme de conclusion, constitue à cet effet une tentative plus théorique d'analyser les processus qui permettent aux controverses d'émerger et de se développer, ou qui, au contraire, les empêchent de prendre forme.